2me Année N°23
50 Centimes

LA REVUE THÉATRALE

Mlle de CRAPONNE

Cautin & Berger

La Revue Théâtrale

SOMMAIRE DU N° 23

TEXTE

Bavardages de Théâtre	PAUL GAVAULT.
Chronique de Quinzaine	EDOUARD GAUTHIER.
Entr'actes	GEORGE VANOR.
La Mise en scène	THÉODORE MASSIAC.
Propos de la Cour et du Jardin	G.-T. NORMA.
Le Théâtre géographique	LOUIS LATOURRETTE.
A Munich	EUGÈNE DE SOLENIÈRE
Notes sur les théâtres de Vienne	PRATER.
Les Fêtes de Berlioz	HENRY EYMIEU.
Théâtres accotés	HENRY FRANSOIS.
En Passant	JACQUES DUCHANGE.
La mode au Théâtre	Vtesse DE RÉVILLE.
Livres à lire	H. LEFIN.

ILLUSTRATIONS

COUVERTURE : Portrait de *Mlle de Craponne*, de l'Opéra-Comique, par CAUTIN et BERGER.

Dans les articles : portrait de Frédérick Lemaitre. — Croquis faits des décors et des acteurs du *Maquignon*, par Douhin. — *La Walkyrie, l'Or du Rhin, Siegfried, le Crépuscule des Dieux*. — Portraits des acteurs viennois : Mme Hohenfels, MM. de Sonnenthal, Josef Kainz, Georges Reimers. — Portraits de Berlioz. — Croquis représentant M. Gouget, dans la *Griffe*. — Portraits de Mlle Claudie de Sivry, etc.

Les Couvertures de la "Revue Théâtrale"

A la demande de beaucoup de nos lecteurs, qui regrettent de ne pouvoir conserver absolument intactes — malgré le grand soin apporté à nos expéditions — les couvertures de *La Revue Théâtrale*, que nous nous efforçons de faire très jolies et très variées, nous avons décidé de procéder, avant la mise sur machine de chaque numéro, à un *tirage spécial* du sujet devant former la couverture.

Ce tirage est exécuté soigneusement, sur papier fort avec grandes marges. Nous ne vendons l'épreuve, sur demande de nos lecteurs, que **0** fr. **30** pour Paris et les Départements, et **0** fr. **35** pour l'Etranger, **port compris**.

Nos abonnés recevront gratuitement, à la fin de leur abonnement, les épreuves ainsi tirées de chaque couverture, en intéressante collection réunie sous une jolie reliure.

N° 1. Mme Georgette Leblanc.
N° 2. M. Paul Mounet.
N° 3. Mlle Spindler.
N° 4. Mlle Moreno.
N° 5. Mlle Diéterle.
N° 6. Mlle Lavallière.
N° 7. Les Sœurs Mante.
N° 8. Mlle Marie Leconte.
N° 9. Composition allégorique en couleurs.
N° 10. Mme Germaine Gallois.
N° 11. Mme Jeanne Raunay.
N° 12. M. Albert Lambert
N° 13. Mme Cora Laparcerie-Richepin.
N° 14. Médaillon.
N° 15. Mlle Hélène Gondy.
N° 16. Port. de Willy et Colette.
N° 17. Port. de Miss Bessie Abott.
N° 18. Port. de M. Georges Berr.
N° 19. *Chevauchée des Walkyries.*
N° 20. Mlle Jane Nicloux.
N° 21-22. Grande composition en couleurs réunissant tous les lauréats.

CRÈME POUDRE SAVON SIMON PARIS

En vente chez tous les Libraires

NOS ARTISTES

des Théâtres et Concerts

Par J. MARTIN

400 Portraits
400 Biographies

Ce volume est en vente à la

REVUE THÉATRALE

Prix : 3 fr. 50

LISÉRIS DERNIÈRE CRÉATION

Le Parfum préféré des Élégantes

EAU de TOILETTE

Kananga-Osaka

d'une délicieuse fraîcheur, tonifie la peau et lui conserve l'incomparable éclat de la jeunesse

Parfumerie V RIGAUD, 1, faub St-Honoré (r. Royale), Paris

LOUIS BLOT

TAILLEUR

Téléphone 309-89

30, Faubourg Montmartre, 30

RAYON SPECIAL DE LOCATION D'HABITS

Médailles d'Or aux Expositions universelles de Paris 1889-1900

La délicieuse **ABRICOTINE P. Garnier** est le complément de tout bon repas

EN VENTE chez les négociants et les entrepositaires maisons de comestibles et épiceries fines.

MAISON FONDÉE EN 1827

Les Établissements POULENC FRÈRES

92, Rue Vieille-du-Temple

PARIS

Appareils de précision

DERNIÈRE NOUVEAUTÉ

JUMELLE A DÉCENTREMENT

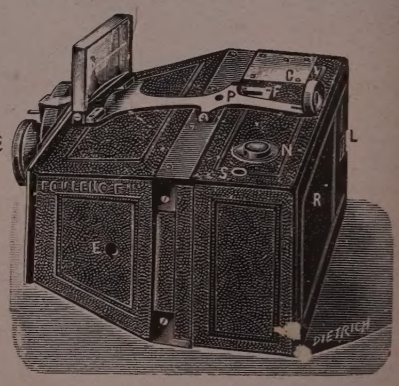
(BREVETÉE S. G. D. G.)

Format. . 9×12 et 8×9
— . . 8×16 et 6×13

La notice explicative est envoyée franco sur demande

Exposition Universelle de 1900 (Classe 12)

GRAND PRIX



2e Année. — N° 23. Septembre 1903. — I.

La Revue Théâtrale

BIMENSUELLE

Directeur-Administrateur : L. GEISLER. Rédacteur en Chef : Edouard GAUTHIER.

Abonnement :
Un an : Paris ..... 12 fr.
— Départements.... 15 »
— Étranger..... 17 »

RÉDACTION & ADMINISTRATION
60, Rue de La Rochefoucauld, Paris
Téléphone : 271-94
ATELIER PHOTOGRAPHIQUE SPÉCIAL
Couture, opérateur.

Le Numéro
France ..... 50 cent.
Étranger..... 65 »

Bavardages de Théâtre

Afin de terminer sa saison d'été, qui fut d'ailleurs très brillante, le théâtre des Folies-Dramatiques a remonté avec soin et avec goût les *Vingt-huit Jours de Clairette*.

Mais ce n'est là qu'un accident, pourrais-je dire, dans la carrière directoriale de M. Richemond, puisque le jeune associé de M. Deval a la volonté ferme de ne jouer que le vaudeville.

Eh bien, malgré l'énorme succès du *Billet de Logement*, malgré l'habileté incontestable de M. Richemond, j'en suis pour ce que j'ai dit et écrit maintes fois : ce n'est pas là, pour les Folies-Dramatiques, la voie du salut. L'avenir me donnera raison.

Jamais, d'ailleurs, l'occasion ne fut plus belle de restituer à l'opérette la salle où, tant de fois, elle fut triomphante... Je parle de la vraie opérette, non pas de ce genre bâtard qui, sous le nom de vaudeville à couplets, introduisit dans l'organisme délicat de nos petits opéras-bouffes un germe qui fut mortel. Je parle de l'opérette où la fantaisie est seule maîtresse, de l'opérette à costumes, de l'opérette de style, si je puis dire, qui inspira les maîtres, d'Offenbach et d'Hervé jusqu'à Lecocq et Varney.

Voici la Gaîté engagée dans je ne sais quelles aventures, voici les Bouffes toujours hésitants et crépusculaires. Ah ! si j'étais M. Richemond, comme j'aurais vite fait de faire rentrer au répertoire, pour n'en plus jamais sortir, *Les Cloches de Corneville*, *Rip*, *La Fille de Madame Angot*, *Les Mousquetaires au Couvent*, *François les Bas Bleus*, *La Mascotte*, *Le Grand Mogol*, que sais-je !

Et qu'on ne vienne pas me dire que les artistes font défaut, puisque nous avons, par ordre alphabétique, Germaine Gallois, Méaly, Jeanne Petit, Saulier, Sully, Tariol. Qu'on n'objecte pas la pénurie des compositeurs, puisque Roger, Serpette, Lecocq et Varney sont là, et Terrasse, et Hirchmann et vingt autres qui attendent, maîtres d'hier ou de demain.

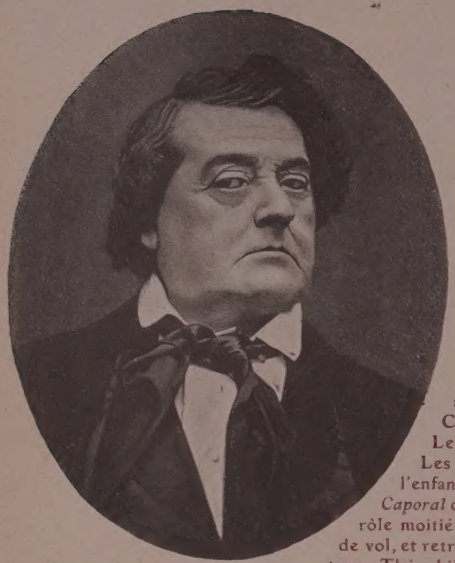
Et qu'on ne m'affirme pas que « le goût du public n'y est plus », puisque M. Debruyère n'a vécu des années que grâce à la vieille opérette, incapable qu'il fut de choisir sainement les œuvres nouvelles.

La décadence de l'opérette (comme celle de tous les genres dramatiques le cas échéant) provient de la médiocrité professionnelle des directeurs, qui devraient savoir trouver les auteurs, les interprètes et les pièces, et diriger la production de leur époque, au lieu de se laisser traîner hue et à dia.

J'estime que M. Richemond est de taille à entreprendre cette tâche et à la mener à bien. Mais il lui manque la foi.

Paul GAVAULT.

Chronique de Quinzaine



Frédérick Lemaître

A propos des représentations du Vieux Caporal *et de l'*Héritage de Jean Gommier, *à la* PORTE-SAINT-MARTIN. — *Reprise du* Coup de fouet, *au* THEATRE CLUNY. — THEATRE SARAH-BERNHARDT, *le* Maquignon, *drame nouveau en 5 actes et 7 tableaux, de MM. V. Josz et Dumur. — Reprise, aux* FOLIES-DRAMATIQUES, *du* Voyage des Berluron.

La direction de la Porte-Saint-Martin use le dernier temps de son privilège à reprendre des mélodrames cinquantenaires, mais elle joue dans des conditions déplorables ces anciennes histoires qui n'eurent jamais d'intérêt, hormis l'interprétation exceptionnelle d'illustres comédiens. Ainsi, *Le Vieux Caporal* représenté avec des acteurs de hasard, devient la plus folle extravagance de théâtre qui se puisse imaginer. Cette pièce fut établie en 1853, par Dumanoir et d'Ennery, à l'intention de Frédérick Lemaître, qui se trouvait alors sans engagement et dans une situation plutôt embarrassée. Les bons dramaturges ne se mirent point en frais : ils refirent l'aventure connue de l'enfant du général confié en plein champ de bataille au dévouement d'un soldat. *Le Vieux Caporal* offrait cette particularité de fournir à Frédérick, dont la voix était fort éprouvée, un rôle moitié parlé, moitié mimé : le soldat devenait subitement muet lorsqu'on prétendait l'accuser de vol, et retrouvait la parole deux ou trois actes plus tard devant le geste que faisait son fils de se tuer. Théophile Gautier reconnut en cette occurence Frédérick Lemaître incomparable, il jugea qu'il mit là « son cerveau et son cœur à découvert » ; dans la traduction de son rôle mimé, il ne le vit rien moins qu'en « Michel Ange taillant dans le marbre les grandes figures de l'Héroïsme, de la Douleur, de la Résignation et de la Captivité ». Le critique du *Siècle*, Charles Matharel de Fiennes et nombre d'autres ne se montrèrent pas moins enthousiastes à l'endroit du grand acteur, qui fit pleurer toute la salle, assurent-ils, par sa façon merveilleuse d'exprimer la douleur d'un homme qui a parlé et qui ne peut plus se faire comprendre.

Avec Frédérick jouaient les acteurs Bignon et Varnay, Mmes Clarisse Miroy, Léa Félix et Delphine Baron.

En ce temps-là, la politique se préoccupait de la question des Lieux-Saints et la police autorisait l'établissement dans les lieux publics de cabinets inodores. La danse des tables passionnait l'opinion : une grande querelle se tenait entre tablophiles et tablophobes, on ne parlait que de ces marins de Dunkerque qui avaient fait virer de bord leur bateau en faisant la chaîne magnétique ; des pièces à « table » étaient annoncées au Vaudeville, à l'Ambigu, aux Variétés et au théâtre du Luxembourg.

Mme Tasny.
La Catherine, dans *le Maquignon.*

La première représentation du *Vieux Caporal* se donnait en même temps que celle de la *Fronde*, de Auguste Maquet, J. Lacroix et Niedermeyer, à l'Opéra, avec Roger, Obin, Mmes Tedesco et Mlle Lagrua, et de *Lady Tartuffe à marier*, au Vaudeville, avec Mlle Fargueil. (Les directeurs avaient déjà le goût des premières données le même soir). — A l'Opéra-Comique, on jouait *La Fille du Régiment*, avec Mme Caroline Duprez ; à l'Odéon, *l'Honneur et l'Argent*, avec Tisserant et Laferrière ; aux Variétés, *Le Supplice de Tantale*, avec Arnal ; au Gymnase, *Philiberthe*, avec Bressant et Rose Chéri ; et à la Gaîté, *Le Chien de Montargis*, avec Marie Rose. Le public se rendait en foule à l'Hippodrome pour y voir la « Course infernale » menée par un seul homme, qui conduisait 24 chevaux ; il avait fallu six mois pour régler ce numéro. Comme tout ceci est loin de nous...

Cl. Ogereau.

Mlle Maud Amy.
Henriette Jobin, dans *L'Héritage de Jean Gommier.*

L'*Héritage de Jean Gommier* semble une antiquaille théâtrale du même temps, bien qu'en réalité son invention ne remonte pas à plus de douze années. Seulement, il est bien plus ridicule. Sa naïve fable dépourvue du décor d'héroïsme qui fait passer le *Vieux Caporal*, se réclame vainement d'intentions vertueuses et prône inutilement de beaux sentiments ; elle s'exprime dans un langage si redondant, si boursouflé, si faux, si risible, que vraiment on ne peut prendre au sérieux aucun de ses détails. C'est un de ces chefs-d'œuvre qui font frémir la Villette et se tordre le boulevard. D'ailleurs, l'excellent auteur de l'*Héritage*, M. Alphonse Lemonnier, ne trouva-t-il point les meilleurs succès de son imagination dramatique aux Délassements et au Théâtre Saint-Germain, au Concert Parisien et à Beaumarchais, à Montparnasse et à Grenelle, aux Folies Rambuteau et aux Folies d'Athènes ?...

Le théâtre Cluny joue le *Coup de fouet* afin d'amuser les vacances de la Rive gauche. Il aurait pu choisir plus mal. Comment le public simple de l'autre côté des ponts ne goûterait-il cet effronté vaudeville, puisqu'il fit assez longtemps les beaux soirs des Nouveautés ?... Seulement M. Germain manque à Cluny pour représenter l'impudent fumiste Barisart, si habile à berner les siens ; les ahurissements de M. Dane sont factices et ses grimaces honteuses dirait-on... les autres acteurs exagèrent un peu la farce, mais ils ont avec eux une bien jolie Mlle Wateau.

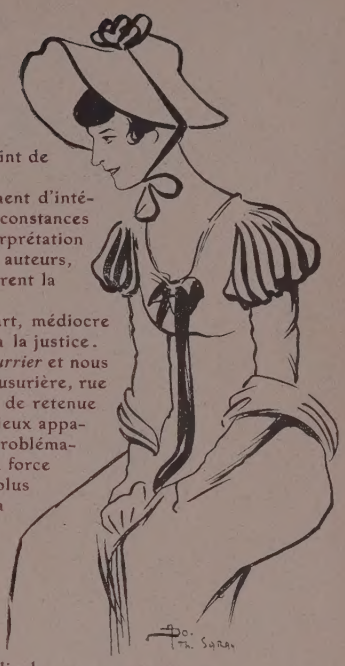
Il semble qu'on aurait pu ajouter au *Courrier de Lyon* une suite plus raisonnable que le *Maquignon* donné par MM. Josz et Dumur chez Mme Sarah Bernhardt. Si indigne d'estime que soit le mélo c'est tout de même un genre de théâtre et, à tout prendre, mieux vaut un mélo bien fait qu'un mélo mal fait. Je sais que le public favorise l'insouci des monteurs de drame en gobant telles que leurs histoires. — Ayez dans votre jeu une orpheline jolie, blonde et pauvre, un amoureux patient redresseur de torts, une canaille repentante et un gredin fou d'audace ; adjoignez à ces protagonistes quelques auxiliaires « demi-teinte » dont deux comiques : l'un grand et nigaud, l'autre petit et malin ; mêlez, agitez vos gens, et le populaire suivra votre chassé-croisé tant que vous voudrez le compliquer, en dépit des tableaux manqués, malgré la convention des scènes et

la sottise du dialogue. Les recettes réalisés par le *Maquignon* sont suffisantes, et cependant, au point de vue métier — il ne saurait être ici question d'art — on aurait pu trouver une meilleure intrigue.

Le *Courrier de Lyon* fut un drame à gros succès. D'abord, il comporte un extraordinaire élément d'intérêt : l'innocence de Lesurques, puis il est l'ouvrage de quatre spécialistes experts en la texture des circonstances tragiques : Moreau, Siraudin, Delacour, et, on le sait, Auguste Maquet ; en outre, il profita de l'interprétation des grands acteurs Paulin-Ménier et Lacressonnière qui recréèrent, peut-on dire, après les auteurs, Choppart et Lesurques-Dubosc et en firent des types d'une originalité saisissante, qui passionnèrent la foule. Le *Maquignon* est loin d'être aussi avantagé à tous points de vue.

Dans le *Courrier*, Lesurques faussement incriminé par des apparences est guillotiné ; Choppart, médiocre complice du meurtre, encourt la peine du bagne, tandis que Dubosc, principal auteur, échappe à la justice.

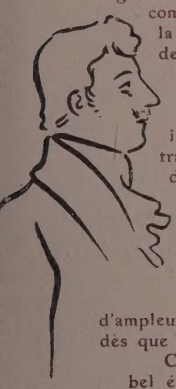
Dans certaine auberge du « Plat d'étain », à Paris, le *Maquignon* nous remet au courant du *Courrier* et nous montre les personnages qui continueront ce drame fameux : La femme de Choppart fait profession d'usurière, rue Saint-Honoré, et on lui prête des commanditaires mystérieux. Dubosc, devenu riche, ne met plus de retenue à son audace : il aspire aux grandeurs ; déjà, il s'est mué en comte de Rouzay, et il rêve de glorieux apparentages. L'avocat malheureux de Lesurques, Me Didier, poursuit obstinément la réhabilitation problématique de son client, afin de regagner, avec sa cause, la main de la fille de Lesurques, qu'il aime. A force d'instances, Me Didier obtient de la Justice l'acquittement de Choppart, qui serait le séide le plus précieux pour la recherche du vrai coupable ; et de fait, l'homme ne tarde guère à accomplir la tâche qu'on attend de lui. Il s'empresse, tel une bombe, chez sa femme qui est demeurée la maîtresse fidèle, bien que jalouse, de Dubosc, et surprend à son trouble tous les avis nécessaires touchant celui-ci. On convoquera le bandit à la rotonde de Paphos, rendez-vous discret, et l'on verra. Naturellement, pour corser les choses, le traître a l'habileté de se faire représenter par un comparse, et, dissimulé sur les lieux, il frappe Choppart d'un coup mortel. Coup inutile. Il est brûlé, et alors qu'il se croit débarrassé de ses gêneurs, on vient l'arrêter, chez lui, en pleine fête.



Mlle Magda
(Julie Lesurques).

Observons, maintenant, l'action de plus près et tentons sa critique. Nous verrons comment ses conjonctures sont imparfaitement établies et ses effets mal ménagés ; nous passerons le ridicule de la forme. Le pis est que l'importance de ces erreurs augmente à cause de l'interprétation insuffisante et d'assez graves méprises de mise en scène.

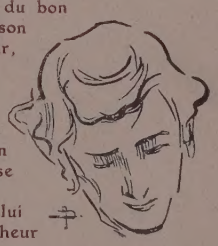
L'exposition, au « Plat d'étain » s'accomplit judicieusement : elle mérite d'autant plus d'éloges que les personnages devant intervenir dans le drame et qui se présentent là sont très nombreux. Mais si les acteurs s'introduisent comme il faut, la figuration, par contre, semble singulièrement réglée : des groupes de promeneurs traversent la buvette le plus naturellement du monde, *sans s'y arrêter* ; il y a surtout certain hussard doré tenant la main de son amante, qui, entré par le fond, sort côté cour, tout comme s'il était dans un endroit public. Passe pour ceci. Mais la scène de Choppart dans le cabinet du directeur de la Force est impossible. Les transports du prisonnier libéré montent, déclamatoires, une émotion gargouillante les délaie et ils n'en finissent plus ; pour comble, le comédien chargé de les exprimer ajoute à leur outrance. Certes, l'extérieur de M. Richard est impressionnant : sa face ronde, épaissie de graisse dont le regard louche et dont la bouche grimace, son allure traînante et farouche, ses gestes rétractés de bête prise font un gros effet, même ses premières paroles sont dites justement, pourquoi donc se met-il soudain à beugler si fort son émoi : cela l'oblige à tenir le reste de son discours sur un ton exacerbé fort désagréable, et ses répliques, d'ailleurs trop données du tac au tac, paraissent d'autant plus fausses que leur texte est pitoyable. Ah ! Choppart exaltant la nature du bon Dieu par la fenêtre de la prison : « y a si longtemps qu'jai pas vu des branches d'arbres ! » et son idée relative au traitement du criminel : « laissez-le longtemps avec sa pensée, puis lâchez-le, un jour, en plein soleil... » et son apostrophe éperdue à ses nippes apportées !...



Deneubourg
(vocat Didier).

La première partie de la scène rue Saint-Honoré est logique ; encore aurait-on pu donner plus d'ampleur à l'entretien de Dubosc inquiet et de la Choppart enfin lasse de son sort minable. Mais dès que Choppart prend les planches et jure « qu'il va pleuvoir des coups » la raison se sauve.

Comment, puisque la fenêtre est ouverte, les voisins ne s'ameutent-ils pas au bruit ? Il y avait ici un bel échange d'invectives à faire entre Choppart courroucé, aigri, haineux et la Catherine amoureuse passive mais fervente de Dubosc, fervente jusqu'à tout oser pour le défendre.



M. Krauss
(Dubosc).

Si grand avocat que soit Me Didier, son cabinet est trop doré. C'est chez lui et à peine hors de chez lui que se produit par deux fois un quiproquo impossible au théâtre. Didier conte à un sien neveu comment le bonheur ayant favorisé son initiative vengeresse, il va pouvoir recouvrer l'amour de Julie Lesurques..., et le jeune homme de répondre en se lamentant sur son cœur mort, puisque l'on va marier à un autre Mlle de Rouzay. Sentez-vous l'inconséquence du duo entre ce Jean-qui-rit et ce Jean-qui-pleure amoureux. Dix minutes après, même jeu puéril se renouvelle entre Julie Lesurques et ladite demoiselle de Rouzay (à propos, on négligea de nous dire comment Dubosc acquit cette enfant) tandis que l'une exulte de joie en disant sa flamme favorisée, l'autre pleure ses feux éteints par la volonté d'un père barbare...

Pourquoi dans le décor suggestif de la rotonde de Paphos, n'avoir point ménagé une vive altercation entre Choppart et Dubosc ?

La fête donnée par le pseudo comte de Rouzay devrait être étincelante, puisqu'on engagea pour le service « 24 valets supplémentaires et rasés de frais » ; son animation, cependant, est restreinte, et si les figurants ont revêtu les masques du jardin de l'*Aiglon*, ils sont loin d'avoir l'entrain des invités de ce jardin. Enfin l'on aurait pu faire précéder de quelque joute oratoire entre Me Didier et Dubosc, le sensationnel éclat de Choppart qui amène l'arrestation de l'assassin. Mais, diantre ! pour un gaillard blessé à mort et qui doit expirer sur la place, ledit Choppart jouit encore d'une voix bien solide...

L'interprétation réunie au hasard se ressent du manque de ressources de la saison. M. Chameroy — qui monta la pièce — et M. Villa composent avec assez de verve deux parasites, bons à tout faire. Dubosc, M. Krauss — cousin du vrai Krauss — est élégamment quelconque comme M. Deneubourg (l'avocat Didier) qui, de plus, montre de l'affectation. Nous avons dit que M. Richard avait fait de Choppart un braillard ; à Belleville c'eût été bien, à l'Ambigu on aurait noté l'excès, ici, chez Mme Sarah Bernhardt, voyons, on soigne davantage. Les femmes contribuent peu à l'action : Mme Tasny, la Catherine, est plus farouche en apparence qu'en réalité, et Mlles Magda et Rosny ornent de pleurs émouvants deux amoureuses éprouvées.

La pièce gaie se ternit généralement moins tôt que le drame sombre. Ainsi le *Voyage des Berluron*, qu'imaginèrent, en 1893, les trois vaudevillistes réputés : Ordonneau, Grenet-Dancourt et Kéroul, ce *Voyage*, occasionné par un si fol incident cynégétique fait encore beaucoup rire.

Edouard GAUTHIER.

Entr'Actes

Si les cafés deviennent des tavernes et si les brasseries se conditionnent en cafés, et réciproquement, un des phénomènes de la vie spectaculaire est dans la transformation des cafés-concerts en théâtres et des théâtres en beuglants. Evidemment, il n'est rien de changé sinon l'étiquette de la maison. Vous vous rendez aux Folies-Bergère pour voir un clown porter un piano à queue sur son nez et entendre deux minstrels qui jouent d'un seul accordéon avec leurs deux têtes; et, au lieu de l'acrobatie attendue, vous assistez à une revue des Variétés ou à une pièce du Palais-Royal. En échange de ces surprises, vous vous rendez dans un théâtre subventionné, dédié aux mélodies raciniennes ou aux coups d'aile cornéliens, et vous y voyez des bouffons qui marchent sur les pouces ou des émeutiers de maisons publiques rage de leur figure avec leur trombone à piston. Allons, il y a de quoi rire et qui essuient le cisamuser en société ! timee par cette dé-

C'est l'ambition des petites scènes d'égaler les grands théâtres, légicadence des nobles tréteaux. Il y a seulement cinq ans, vous vous rendiez à la Scala, à l'Eldorado, à l'Alcazar, et vous y retrouviez d'anciennes connaissances : l'Anglais à favoris qui a confondu la boîte du téléphone avec une lunette qui n'est pas pour les oreilles; le pochard, genre Dubailleul, qui buvait toute la récolte de Nuits-Rosé ou de Martini-Mousseux à son dîner (celui-là était le plus malin); le quadrille naturaliste né des romans d'Emile Zola; ou des demoiselles comme Violette, Heps, Bloch, Blockette, Blockine, Blockarde qui faisaient les ailes de pigeon, houlaient de la poitrine, roucoulaient des hanches et grinçaient comme des clés de *sol* rouillées. Puis, vers la fin de la soirée, pour quelques rares spectateurs attendant le dernier omnibus, on jouait une pièce. Les artistes qui avaient paru en troubades effarés ou en chorégraphes modestes réapparaissaient apportant à l'interprétation dialoguée la gaucherie des solistes dans un ensemble; mais on les voyait peu de temps. Puis, l'acte final commença un peu plus tôt, écourta la partie de chant; et aujourd'hui les numéros sont supprimés isolément; on les enchâsse ou on les encastre, ou on les encarte (soit dit sans offenser les dames) dans la pièce qui s'est développée et qui occupe toute la soirée. Bien mieux, on ne prend plus son café en écoutant le concert; alors, que reste-t-il du café-concert ?

Pour les artistes, même avatar. Perrin, l'homme estimé dans les beuglants, entra un jour aux Nouveautés. Alors, la Scala dégorgea sur le grand boulevard, le Concert-Parisien remonta la rue qui mène à la voie olympienne. Polin qui enchantait l'Eldorado débuta dans *Champignol malgré lui* et malgré nous; et, avec moins d'acquis que Perrin et bien moins de finesse charmante que Polin, la série des sept ou huit max dearlys, que l'on compte, épileptisa de la savate sur les planches classées. Mais la réciproque fut vraie; Le Gallo qui, dans le *Capitole*, avait été vraiment le Gallo-romain, intégra le beuglant; Félicia Mallet, si suprême aux Bouffes, apparut à Parisiana; Germaine Gallois oscilla entre les mélodies séparables et les séparées; d'autres, attirés d'abord par les appointements du concert y trouvèrent ensuite les désappointements de la carrière. Aussi, qu'arriva-t-il ? Félicia Mallet renonça à la fois au concert et au théâtre; Polin redevint le petit soldat émouvant que Jules Lemaître célébra en douze colonnes des *Débats*; et, pour l'autre, on eut beau chasser Le Gallo, il revint au naturel.

Viens Poupoule, cette fleur suprême de l'esprit latin, et le cake-walk, ce menuet doucereux des salons parisiens, ont obtenu droit de cité jusque dans les théâtres ; attendons-nous à voir l'exquis Clément soupirer les lyrismes appellateurs de Mayol ou Mounet-Sully et Aimée Tessandier obligés de rééditer cette danse que les nègres donnent en imitation des ours devant les singes. Ce sera la fin de la répartition des pouvoirs et le triomphe de la confusion des genres.

* * *

On me fait remarquer avec justesse qu'il y a un théâtre qui est resté ouvert pendant toutes les vacances et que c'est le théâtre de la Nature. C'est un théâtre dont la scène comporte bien des féeries, et qui renouvelle ses décors et qui nuance son éclairage avec une inégalable variété.

Les rocs et les monts y jouent des tragédies sublimes, les jardins étoilés de fleurs y sourient en tendres poèmes, et l'eau, le vent, les feuilles y chantent de mouvants opéras ; quant aux ballets des astres dans la chorégraphie céleste, ils sont si réputés que les danseuses de notre planète ont cru devoir leur emprunter le nom d'étoiles. Et les critiques de ce théâtre sont les poètes.

Du moment qu'on a cherché la nature dans l'art, on peut bien chercher l'art dans la nature. Ruskin n'a-t-il pas voulu écrire un chapitre de géologie d'après les montagnes de Turner, étudier la botanique dans les arbres de Claude Lorrain, reconstituer les principes directeurs de l'aviation des oiseaux d'après les toiles de Ghiberti, et découvrir la dynamique dans les bas-reliefs de Jean de Pise. Pourquoi ne découvrirait-on pas des épopées dramatiques dans les glaciers, dans les rocs, dans les gouffres d'onde ou de neige ? Je sais des conflits shakespeariens, des drames dantesques qui s'engagent, s'élèvent et se résolvent dans certains paysages savoisiens, par exemple aux abords fantastiques du Frou, par exemple aux entours fabuleusement beaux du petit village des Echelles où des milliers et des milliers de touristes viennent constater la suprématie des splendeurs françaises sur les cartonnages pittoresques de la région voisine. Chaque année, près de ce village des Echelles, je vais, en entr'actes des soirées parisiennes, visiter des personnages vivants, pensants, souffrants, qui jouent des rôles dans les drames de la nature, pics-rois qui se couronnent de neige, rochers qui pleurent leurs cascades à la suite de révolutions, glaciers-reliquaires parfois infidèles, grottes vastes comme des provinces où l'eau se sculpte en souvenirs pétrifiés. Et, s'il faut poursuivre la comparaison, je vous avouerai que les cirques de rochers sont parfois plus impressionnants que les cirques amusés de trapèzes, et que peu d'actrices ont les gorges aussi farouches que les Guiers ou les autres rivières etranglées de cette région ; quant aux cascades, chut ! chute d'eau, plutôt...

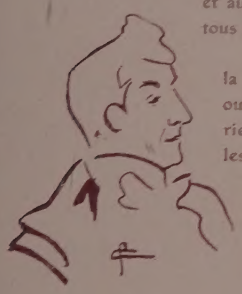
George VANOR.

La Rotonde de Pâques.
6e tableau du *Maquignon*

LA MISE EN SCÈNE

Et les mises en scène « d'été » ?

L'on parle toujours des « pièces d'été », et l'on sait ce que cela signifie ? Une « pièce d'été », c'est une pièce que l'auteur n'a généralement pu faire recevoir nulle part, et qu'il se décide, la plupart du temps, à monter lui-même, soit à ses frais, soit aux dépens de commanditaires calés et confiants. On engage ici et là des artistes disponibles, on loue une salle vacante (elles le sont presque toutes de juin à octobre), on rabiboche tant bien que mal deux ou trois vieux décors du magasin, pendant qu'un régisseur de circonstance dirige les répétitions et règle le mouvement, et au bout de quinze jours on donne la première, par trente-cinq degrés centigrades et devant tous les « Intérim » de la Critique. Un chef-d'œuvre n'y résisterait pas !



M. Krauss
(le comte de Rouzay).

Il en était différemment autrefois. Nombre de pièces encore debout ont vu les feux de la rampe en pleine canicule, surtout dans le genre mélo. Les émotions, qu'elles fassent pleurer ou suer les spectateurs, les transforment en alcarazas et par conséquent leur procurent à l'intérieur une fraîcheur bienfaisante. De plus, les théâtres, ne fermant pas, conservaient leurs troupes ; les ouvrages qu'ils montaient en juillet étaient présentés avec autant de soins qu'en janvier, et le public n'y faisait aucune distinction. Seulement, les chemins de fer n'en étaient qu'à leurs débuts, les exodes dominicaux dans la banlieue n'existaient guère, comparativement à ce qu'elles sont aujourd'hui. Le dimanche soir, tous les paradis étaient bondés, et les amateurs y prenaient un bain de vapeur capable de réduire l'arthrite la plus rebelle. Ah ! c'était le bon temps !

Nous en sommes loin actuellement. Toutefois, les pièces d'été ont leurs avantages. Nous en aurons vu plusieurs au cours de cette saison, qui méritent qu'on s'y arrête, même au point de vue spécial qui nous occupe.

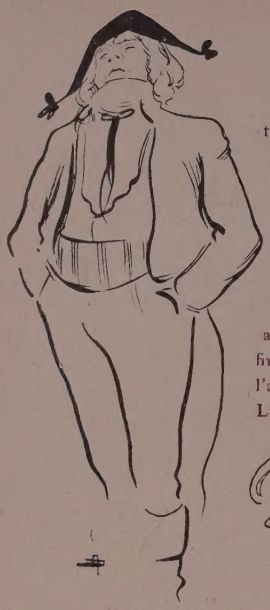
Reprises, la plupart, voire transplantations, comme pour *Le Voyage en Suisse*, *Le Coup de Fouet*, *Le Voyage des Berluron*. Assurément, ces amusants vaudevilles n'eurent point sur leurs nouvelles scènes des mises en scène et des distributions comparables aux primitives.

M. Kablet.
(Germain).

Lorsqu'on reprend une pièce dans ces conditions, le difficile est de lui conserver son mouvement. Les créateurs lui avaient imprimé une allure qu'on ne retrouve presque jamais. Il en résulte que nombre d'effets irrésistibles ne portent plus, et pour peu que s'ajoutent à cela de trop grandes différences d'interprétation, la pièce tombe à plat, à la stupeur générale. Ces faits ne se produisent pas uniquement en été, il est vrai. Ils sont assez fréquents en hiver, notamment pour les admirables ouvrages de Meilhac et Halévy, qui peuvent encore trouver quelques bons interprètes, mais auxquels pas un metteur en scène ne sait imprimer leur mouvement propre. Certaines reprises qu'on en fit assez récemment furent navrantes à cet égard. Elles étaient remarquablement soignées, en tête de la distribution resplendissait le nom d'une grande étoile, mais le mouvement était faux d'un bout à l'autre, et ce qui aurait dû paraître étourdissant de gaieté, étincelant d'esprit, délicieux de finesse, semblait morne et monotone. C'était à n'y pas croire ! Ah ! le mouvement, le mouvement : tout le secret de la mise en scène !

Si de telles erreurs sont commises en pleine saison, par des maîtres incontestés, qu'on juge de ce qu'il en doit être pour les malheureuses « pièces d'été ! » Les vaudevilles, qui ressemblent au café en ce sens que, pour être bons, il faut qu'ils soient brûlés, — ces pauvres vaudevilles prennent des allures de comédie qui accentuent leurs invraisemblances et leurs extravagances. Telle situation insensée, qui paraît impayable si l'on ne laisse pas au spec-

M. Richard
(Le maquignon, 5e acte).



M. Chameroy
(Cassius).

tateur le temps d'y réfléchir, devient d'une flagrante ineptie quand on s'y appesantit trop lourdement. Et alors, le public s'imagine qu'on se moque de lui, qu'on se paie sa tête — à ses frais! — qu'on le prend pour une poire. Autant d'idées que j'ai entendu exprimer à la sortie d'un théâtre, relativement à une bouffonnerie qu'on avait trouvée désopilante à sa création... Et vous savez, le public accepte tout, excepté qu'on se fiche de lui.

Pour le mélo, c'est plutôt la mise en scène et l'interprétation qui sont défectueuses... Mais prenons quelques exemples, c'est plus récréactif qu'une discussion didactique.

A la Porte-Saint-Martin on a repris *Le Vieux Caporal* et *L'Héritage de Jean Gommier*. Le premier acte du *Vieux Caporal* se passe le soir d'une grande victoire de Napoléon Ier : Wagram, je crois (je n'affirme pas). On a accumulé là les inexactitudes les plus étonnantes, qu'une visite d'une heure au Musée de l'armée, aux Invalides, eût suffi à corriger. L'une d'elles m'a littéralement abasourdi. L'on a donné à plusieurs soldats du Petit Caporal des fusils à tabatière ! Et le plus inconcevable, c'est qu'on leur a fait déchirer avec les dents la cartouche qu'ils mettaient par le haut du canon, en l'enfonçant avec la baguette. Assurément, le metteur en scène du *Vieux Caporal* n'a jamais servi. Il doit croire que les fusils à tabatière étaient à deux fins et qu'on les utilisait à la fois pour tirer un coup de feu et pour prendre une prise de tabac !

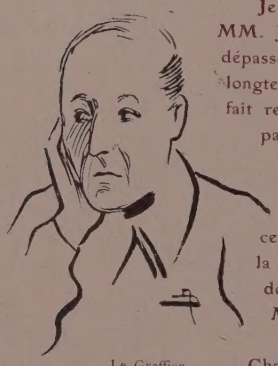
M. Villa
(La Jaunisse).

Dans *L'Héritage de Jean Gommier*, on a fait épouser Mme Riquet-Lemonnier par M. Castillan. Et le plus inouï, c'est que Mme Riquet-Lemonnier dit qu'elle n'a que dix ans de plus que son mari. Non ! c'est de la folie pure ! Comment supposer un seul instant que le public admettra pareille affirmation, contre laquelle tout proteste : l'aspect physique, l'allure des singuliers époux. Cette faute énorme tient à l'importance qu'on attache aux étoiles...

M. Céalis
(Le Directeur de la Force)

Tout est permis à une étoile. Elle est toujours d'une beauté éclatante, d'une jeunesse sans égale. Telle de laquelle on disait à ses débuts qu'elle n'avait que l'attrait d'un minois chiffonné, mutin, éveillé, est, vingt ans plus tard, d'une splendeur miraculeuse. Telle qui s'imposa jadis plutôt par sa grâce langoureuse et par un ensemble d'une poésie rare, est à présent comparée à Vénus, à Iris, à Hébé... On la rajeunit sans cesse, si bien qu'il ne faut pas désespérer, si cela continue, de la voir en robe courte de baby.

Encore est-on unanime, relativement au talent hors ligne de ces grandes artistes. Tandis que pour Mme Riquet-Lemonnier, il y a de la distance. Admettons qu'elle ait une sorte de rondeur, de bonhomie facile et appuyée, sans grande distinction ni variété, est-ce suffisant pour voir en elle une étoile ? Il n'y a qu'à se rendre compte de l'effet produit sur le public. Quand elle annonce à M. Castillan, le soir de leurs noces, qu'ils auront chacun sa chambre, et que l'on voit M. Castillan filer dare-dare dans la sienne, vous devinez le soulagement de la salle, *pas vrai?* comme Mme Riquet-Lemonnier le répète à satiété.



Le Greffier.

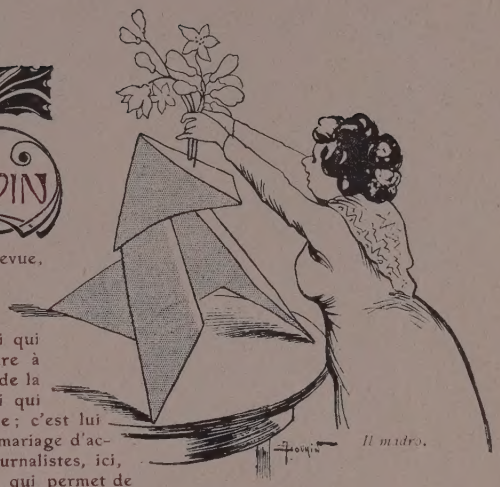
Je veux encore signaler la venue d'un comédien, qui s'est produite dans *Le Maquignon*, de MM. Josz et Dumur, au Théâtre Sarah-Bernhardt. Il se nomme Richard et il a dépassé la quarantaine. Connu dans tous les théâtres de quartier, ayant joué longtemps à la République, à Belleville, en dernier lieu à Trianon, où il s'était fait remarquer dans le Flambeau de *L'Aiglon*, il est arrivé place du Châtelet, parfaitement ignoré des Parisiens. Et voilà qu'il nous fit entendre une des plus fortes voix qu'il y ait au théâtre, qu'il nous montra un superbe masque de troisième rôle, aux yeux ardents, au mufle de dogue, sympathique cependant, et une chaleur, une force, une sincérité rares. Dans cette réédition de Chopart, il n'imite Paulin-Ménier que pour indiquer la différence qu'il y a entre le jeu du créateur et le sien, — et cela dénote autant d'intelligence que de personnalité. Va-t-on laisser M. Richard retourner « aux quartiers » ?

Les autres acteurs du drame se montrent convenables sans plus : MM. Chameroy et Villa présentent deux « propres à rien » assez pittoresques, les autres disent leurs répliques sans les orner, ils font leur devoir proprement mais sans zèle, oh ! non... je dois pourtant citer le greffier qui dans le cabinet du Directeur de la Force sert de tête de turc à son supérieur irrité par les sorties du Maquignon, avec un air béat et « très vieux fonctionnaire » qui fait s'esclaffer le public. Les décors sont évidemment empruntés au magasin du théâtre, cependant leur appropriation est décente. Les costumes sont possibles, néanmoins ils produisent mauvais effet attendu qu'on les porte très mal. Et qui diantre ! régla le mouvement de scène? Je connais le coupable et ne veut point le quereller ici, mais, vraiment, il vaut mieux qu'il s'abstienne d'une besogne pour laquelle il n'est point désigné.

Théodore MASSIAC.

M. Chameroy
(en Mameluck, 5e acte).

PROPOS DE LA COUR ET DU JARDIN



Il madro.

Un illustre auteur dramatique italien nous apprend, dans une revue, que la mère d'actrice, cet être insexuel et mercantile, immortalisé chez nous, existe aussi dans les théâtres de la péninsule. On l'appelle, au masculin, *Il madro*, c'est-à-dire le matron. Chaque diva est, à Rome, à Turin ou à Naples, pourvu de son *madro*. C'est lui qui défend la porte de la loge, de cette loge grande comme une voiture à quatre places; c'est lui qui mobilise les professeurs complaisants de la Faculté d'hygiène pour garantir médicalement la virginité; c'est lui qui fait patienter les bijoutiers prêteurs de perles fausses pour la scène; c'est lui qui lui épargne l'avenir de gifles et de pommes de terre frites d'un mariage d'acteur — car, en Italie, les comédiens ont des appointements de journalistes, ici, au lieu des ponts d'or qu'on fait à nos artistes français — c'est lui qui permet de regarder mais ne permet pas de toucher, à la fin des soupers capiteux; c'est lui qui tarife le fruit défendu et qui maintient cependant l'auréole de la réputation immaculée; c'est lui qui jure que la Duse ne saurait pas jouer comme sa Bianca le dernier acte de *La Traviata aux Camélias*. C'est lui qui signe tous les engagements, « pour elle et sa fille mineure », car sa fille est toujours mineure, même à trente ans, comme elle est toujours vierge, même après le dixième amant. Il faut croire qu'au pays où fleurit l'oranger, les fleurs en repoussent vite!

Les « phares » du Gymnase.

C'est aux répétitions de *L'Homme du Jour*, qu'ils ont fait leur apparition.

On sait que pour cet *Homme du Jour*, le Gymnase avait été loué à M. Franck. Seulement, on avait besoin, en plus, d'un peu de lumière pour les répétitions.

Oh! le strict nécessaire : six lampes dans les frises et un électricien. Soit : trente-cinq francs par répétition. Trente-cinq francs! pour quatre heures! cela parut vraiment trop cher.

Et alors quelqu'un d'ingénieux — peut-être même d'ingénieur! — proposa de remplacer les lampes et l'électricien par des phares d'automobile. Oui, vous savez, ces énormes lanternes aveuglantes qui font trembler les cyclistes et cabrer les chevaux.

Vous pensez si l'idée fut adoptée d'emblée. D'abord, c'était nouveau, puis c'était original, puis c'était moderne, tout à fait dans le ton d'une pièce intitulée : *L'Homme du Jour*.

Et l'on a répété aux « phares »!

Tout le Gymnase en fut... effaré!

Les phares du Gymnase.

En cette saison, les échos visent plutôt les entours du théâtre que le théâtre même. Or, le mois dernier, une actrice sortait de l'Ambigu, grosse à pleine ceinture et évidemment appelée à une création en dehors du théâtre.

Alors, un marchand de programmes s'approcha d'elle, la contempla avec un air de commisération indescriptible; puis, profitant de l'effarement de la future maman, il lui dit, d'une voix aussi émue que faubourienne, ces simples mots :

— Oh! les hommes!...

Par cette époque où la psychologie de nos lecteurs se fait voyageuse, nous devons sténographier pour eux cette psychologie spéciale du spectateur de théâtre; la voici fidèlement exacte : « Le spectateur se contente de juger les faits et les personnages à mesure qu'ils défilent devant lui. Il est un peu dans le cas du voyageur qui, à travers la vitre du wagon, regarde les plaines succéder aux collines et les fleuves aux forêts. Il ne leur prête attention qu'à mesure que ces différents paysages tombent dans le cadre de la portière et il ne cherche jamais à deviner ce qu'il verra tout à l'heure. Il ne sait qu'une chose, c'est qu'au bout de tout cela, il y a une gare où il descendra, de même que le spectateur sait qu'au bout de toutes les péripéties de la pièce, il y a un dénouement qui lui permettra d'aller se coucher. Et l'un et l'autre sont satisfaits, pourvu qu'ils arrivent à bon port au terme du voyage ».

M. Pierre Loti

Et savez-vous quelle est le bon guide qui a dit cela dans une conversation que nous reproduisons sans en changer une syllabe? C'est le bon et heureux Alfred Capus.

Talonnettes.

C'est un accessoire à l'aide duquel les comédiens de petite taille peuvent gagner deux, trois, quatre centimètres de hauteur.

Par là, quiconque porte des talonnettes dans ses chausssures touche, au moins par le talon, au théâtre. C'est le cas de M. Pierre Loti.

On a dit récemment qu'il se reposait sur la frontière basque où il se livrait à d'interminables parties de pelote.

Mais ce qu'on ignore, c'est que si devant le fronton il est en espadrilles comme tout le monde, pour s'y rendre et pour s'en retourner, il est chaussé de souliers garnis d'énormes talonnettes.

Et cela lui donne une marche peu élégante, sans le grandir beaucoup, car du fait de ces talonnettes, il est obligé de se tenir courbé pour conserver son équilibre.

Il est vrai qu'ainsi, M. Pierre Loti fait penser à Achille. Comme le héros grec, il n'est vulnérable qu'au talon.

G.-T. NORMA.

Le Théâtre géographique

Un reportage américain nous signale qu'il va y avoir de l'autre côté de l'Océan, la saison prochaine, un « great event » dramatique (le protectionnisme yankee commençant à s'exercer jusque dans les « busines » de la scène). Ce great event sera constitué, annonce notre confrère, par « une pièce nègre, dans laquelle sera étudiée la psychologie des individus de race noire, et qui ne comprendra que des personnages nègres, interprétés par des acteurs nègres ». Je laisse à M. Alphonse Allais le soin de ratiociner sur la psychologie nègre, sur les idées noires et les sombres desseins qu'elle comporte. Et je souhaite que cette tentative de décentralisation de la couleur en matière dramatique ait plus de succès à New-York que n'en obtint, à Paris, une initiative à peu près semblable. Les Bouffes-Parisiens, il y a quelques années, enregistrèrent le four noir (ah ! l'influence des mots sur les événements !) d'une *Négrillonne* lamentable.

Mais il faut, je crois, retenir le fait de cette entreprise à titre d'indication pour l'avenir de notre théâtre.

Après le cake-walk (décidément, c'est le péril noir !) devrons-nous aux Américains le théâtre géographique ? Soyons sérieux.

Il est certain que d'ici quelques années une révolution s'imposera à la scène ; non point une révolution d'école — vingt-huit siècles de théâtre ayant tourné dans le cercle vicieux de cinq à six formules — mais une révolution de fond. Le public en viendra à ne plus s'intéresser à l'adultère, éternel poisson à la sauce de drame ou de comédie, de mélo ou de vaudeville ; il en aura assez des types classiques du cocu et de l'arriviste ; de l'avare berné et de la coquette, du bon gredin de la pègre et du banquier héroïque. Chaque article du code aura fourni matière à une douzaine de pièces sentimentales, rosses ou sociologiques ; le manuel des sciences médicales aura été épuisé par des milliers de sous-Brieux ; la légende ne sera plus qu'un os rongé jusqu'à sa suprême moelle ; l'histoire sera à sec comme un Manzanarès de juillet ; les situations compatibles avec les divers progrès de l'électricité, de l'aéro-navigation, et du sous-marin auront toutes été envisagées. Il faudra chercher autre chose — du nouveau.

Pourquoi ne le chercherait-on pas dans la géographie ? C'est un domaine vierge. Jusqu'ici, le théâtre qui demanda à l'étranger son inspiration, a été d'une puérile simplicité. Les auteurs rapportèrent à notre morale parisienne les psychologies exotiques, ils placèrent leurs personnages dans des actions d'humanité générale, dans des milieux de convention. Le « very well », le « hurrah », le « for ever » et le « shake-hand » ont suffi à caractériser les types de l'égoïsme anglais ou yankee ; l'Espagne et le Sud-Amérique se sont spécifiés par le « caramba » et les « ollé-ollé » des paladins et des rastas ; ainsi de suite. Zaïre, Michel Strogoff, le Brésilien et Miss Helyett sont des fantoches sans vérité, sans le moindre essai d'analyse, des adaptations du tempérament français à des extériorités d'excentrique pacotille. La preuve et le résultat en sont que nous ne comprenons rien aux œuvres étrangères, traduites ou jouées chez nous, dans lesquelles l'exactitude et l'originalité des autres peuples sont en sujet.

A ce mal il y a une cause, que j'estime celle-ci : le Français ne voyage pas, ne s'informe que superficiellement du hors-frontière — et son opinion sur les gens des autres nations tient à quelques traits grossiers, à quelques consensus erronés.

Notre ignorance et notre orgueuil retrouvent la France partout. Nous voyons l'univers à notre image.

Lorsque les facilités de transport, le besoin de mouvement, les nécessités nouvelles de l'action auront corrigé ce défaut et développé l'instruction de notre pays sur les pays du dehors, il y aura, à mon avis, une importante source de théâtre dans l'examen sérieux et exact de l'âme étrangère, de ses énergies propres, de ses mœurs, dans la reconstitution précise des ethnologies et des cadres.

Il en sera pour le théâtre de géographie comme pour le théâtre d'histoire, où l'étude approfondie des hommes et des femmes, des individualités a remplacé la prétentieuse et fallacieuse étude de l'Homme et de la Femme ; il en sera pour l'espace comme il en a été pour le temps.

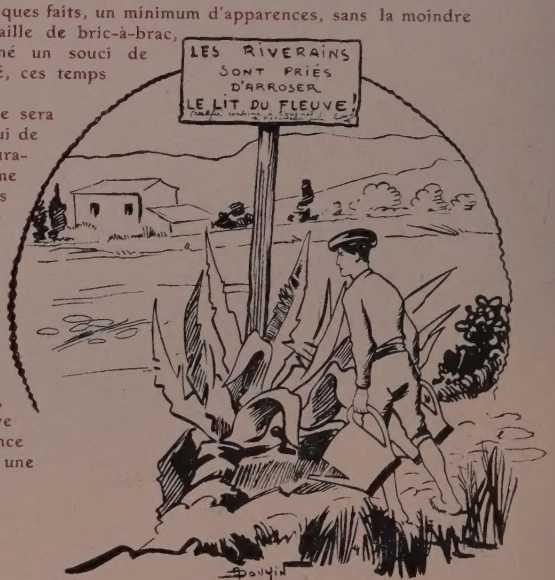
Jadis, la pièce d'histoire se traitait à la légère, avec quelques faits, un minimum d'apparences, sans la moindre pénétration des personnes ni des époques. C'était de l'antiquaille de bric-à-brac. Le perfectionnement de la science historique a déterminé un souci de vérité dans la représentation où le théâtre d'histoire a trouvé, ces temps derniers, un légitime regain de vogue.

N'en ira t-il pas de même, peut-être, quand la géographie sera passée, pour le public, du domaine de la connaissance dans celui de la science ? Et dans l'urgence de parer à la disette par surabondance des sujets ressassés, le théâtre géographique, conforme au goût de curiosité, d'exactitude et d'érudition des générations de demain, ne sera-t-il pas la mine prospère et neuve à exploiter ?

Je ne dis pas que cela sera tout de suite poussé à l'extrême comme chez les Yankees, ni que la centième soit assurée à des pièces sur les Makololos, les Patagons ou les habitants de la terre François-Joseph. La dramaturgie, de quelque temps au moins, n'impliquera pas l'exploration lointaine.

Paradoxe ?... Oui, soit... Mais le paradoxe, s'il n'est pas tout à fait, selon la définition, la « vérité de demain », en est cependant une bonne part et d'après moi la tentative de l'auteur yankee est significative — l'Américain étant en avance sur nous quant à la géographie — d'un acheminement vers une mode et vers un genre.

Louis LATOURRETTE.



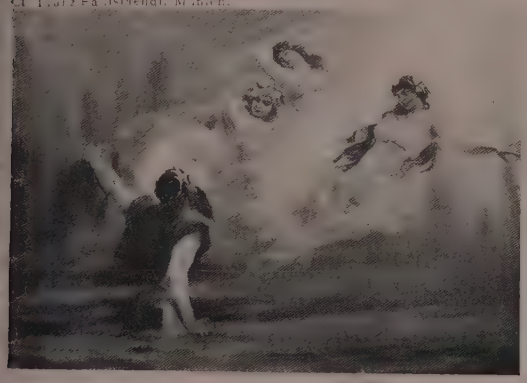
L histoire sera à sec comme un Manzanarès de juillet...

A Munich

Munich, Août 1903.

Tandis qu'à Orange s'achèvent des fêtes dramatiques dont Mme Caristie-Martel et M. Joséphin Péladan ont été les héros, tandis qu'à Béziers *Parysatis et Déjanire* ont de nouveau excité l'enthousiasme méridional et qu'à Grenoble on a, moins solennellement qu'il ne convenait hélas, fêté le centenaire de Berlioz, les fidèles du wagnérisme se retrouvent cette année à Munich où le Prinz regent-Theater donne pour la première fois *L'Anneau du Nibelùng*.

Cl. Franz Hanfstaengl, Munich.



L'Or du Rhin. — 1re scène.

On commence dans certains clans mondains (notamment à Paris), à trouver de bon ton de ne plus être wagnérien ; la mode aujourd'hui est à Debussy et à la musique italienne... on ne le croirait cependant pas à voir l'affluence extraordinaire dont bénéficie le festival Munichois. Beaucoup moins de Français que d'habitude, il est vrai, et presque aucune de ces physionomies que l'on rencontre partout où il sied de se montrer, mais en revanche beaucoup de braves gens venus d'un peu partout, par amour, par conviction ou par curiosité. Dans quelques années d'ici, Wagner n'intéressera plus que les musiciens, les amateurs sincères et tous ceux que fascinent les œuvres hautaines et pures. Le maître aura définitivement pris sa place entre Bach, Beethoven et Schumann.

Cl. Franz Hanfstaengl, Munich.

La Walkyrie. — 1er acte.

Les représentations du Prinz regent-Theater ont commencé le 8 août, elles se composeront de 24 séances divisées en trois séries. Au programme : *L'Anneau du Nibelùng, Tristan et Ysolde, Lohengrin, Tannhauser, Les Maitres-Chanteurs*.

La première exécution de la Tétralogie vient de se terminer. Il sied en toute justice de convenir qu'elle a été très correcte toujours, et parfois admirable. A part Mlle Bertha Morena (Sieglinde) et M. Krauss (Siegmùnd), aucun des chanteurs n'est parfait, mais l'ensemble est constamment plus que suffisant, mais tous y mettent le meilleur d'eux-mêmes. Chacun est naïvement convaincu qu'il remplit quelque chose comme une mission en chantant son rôle ou en jouant sa partie, et le résultat doit être forcément excellent puisqu'il est obtenu par ces deux moteurs essentiels de la création artistique : la foi et l'amour.

Cl. Franz Hanfstaengl, Munich.

Siegfried. — 3e acte.

Des quatre soirées, c'est celle de la *Valkyrie* que j'ai préférée ; l'ouvrage nous est donné à Paris avec de si odieuses coupures qu'il en est défiguré et que, malgré Delmas et Bréval, l'impression ne peut être complète ; ici, malgré un Wotan plein de qualités mais insuffisamment majestueux (M. Feinhals), une Brünhild seulement suffisante (Mme Senger-Bettaque) nous avons tous vraiment été transportés d'émotion. Il est vrai que jamais, même à Bayreuth, on n'avait entendu le premier acte aussi remarquablement interprété. Mlle Morena et M. Krauss réalisèrent un duo absolument exceptionnel. Ajoutez à cela la *"Stimmùng"* qui ne se trouve qu'ici, le silence que garde la foule et le respect qui anime la majorité ; en faut-il davantage pour réaliser une impression d'art absolue.

L'Or du Rhin fut surtout merveilleux comme réalisation scénique : on y remarqua surtout M. Briesemeister (Loge) et M. Zador (Albérich) ; nous eûmes aussi un Siegfried très suffisant, M. Knote, et une Erda de tout premier ordre, célèbre d'ailleurs dans tout l'univers comme chanteuse wagnérienne : Mme Schumann-Heinke.

On reproche à M. Zumpe, chef d'orchestre, de ralentir les mouvements et d'exagérer la manière de Mottl, peut-être remet-il seulement les choses au point... on s'est permis tant de fantaisies à cet égard, et les virtuoses du baton en prennent tant à leur aise !!!...

En somme de belles agapes d'art que ne démentiront probablement pas les représentations suivantes.

Eugène de SOLENIÈRE.

Cl. Franz Hanfstaengl, Munich.

Le Crépuscule des Dieux. — 3e acte, dernière scène.

Cl. Székely, Vienne.

M^lle Hohenfels
Ophélia « Hamlet »

Notes sur les Théâtres de Vienne

Ce ne sont ici que de simples notes. La vie théâtrale est si active dans la capitale autrichienne, elle occupe une telle place dans les préoccupations des Viennois, qu'il faudrait un volume pour l'étudier à fond. Je ne donnerai donc, en cet article, qu'un aperçu très succinct de ce vaste sujet. Ce sera comme le bref résumé d'une conversation à bâtons rompus, dont le principal interlocuteur est certainement l'un des hommes les mieux renseignés en la matière, au courant de toutes choses, y compris les piquantes intrigues de coulisses qui rendent si attrayant le monde dramatique de tous les pays.

Vienne a moins de théâtres que Paris. Cependant, la liste en est fort respectable. La voici, — et nous ne la garantissons pas absolument complète : *Hof-Burgtheater*, *Hof-Operntheater* (ce sont les deux théâtres impériaux), *Deutsches Volkstheater*, *Raimund-Theater*, *Theater in der Josefstadt*, *Stadttheater*, *Theater an der Wien*, *Carl-Theater*, *Jautsch-Theater*, *Wiener Sommertheater*, *Urania-Theater*. Sans compter certaines scènes des faubourgs, correspondant à nos théâtres de quartier, et les établissements du genre de nos music-halls, dont nous dirons quelques mots, en égard à l'importance qu'ils ont prise depuis quelque temps.

Car à Vienne comme chez nous, le théâtre est dans une période de transition. Rien ne saurait le montrer mieux que les lignes suivantes, qui nous parviennent directement des bords du Danube :

« Si le *gemuth*, un état d'âme correspondant à un mélange de sans façon et de bonhomie, existe à « Vienne, nous en trouvons une bonne portion au théâtre de la *Josefstadt*, au *An der Wien*, au *Venise à Vienne* « pour les classes bien élevées, et pour les couches profondes au *Naschmarkt*, les Halles centrales de la capitale, « et au *Wursti-Prater*, ses Champs-Elysées, sa foire aux pains d'épices et sa « fête de Neuilly tout ensemble.

Cl. Székely, Vienne.

« Au fond, tout bon Viennois n'a pas de plus chères délices que son « *henriger*, une pièce de Schnitzler et la *burgmusik*. La musique et Wagner ont « fait tort à Thalie.

« Vienne s'enorgueillit cependant des noms illustres de Grillparzer, « Lenau, Raimund Anzengruber, Nestroy, Hermann Bahr, Hugo de Hoff- « mannsthal, Félix Doermann, Langmann, Schnitzler, Ludassy, qui ont intro- « duit le modernisme au théâtre et dans la littérature... »

Mais la mode, la mode impérieuse, la mode souveraine règne là-bas comme à Paris, d'où elle vient d'ailleurs en droite ligne. Tout ce que nous aimons, il est de bon goût, à Vienne, sinon de l'aimer, au moins de le connaître. Aussi est-ce notre théâtre qui y prime tous les autres, même le théâtre allemand, même le théâtre autrichien, qu'il ne faut nullement confondre avec le précédent, son « cousin germain » tout au plus.

Voyons à présent les différents théâtres de Vienne, en commençant par le *Burgtheater*.

M^lle Hohenfels,
dans *Le Père Prodigue*.

Le Burg-Théâtre est exactement à Vienne ce qu'est à Paris notre Comédie-Française, ou plutôt ce qu'elle fut jusqu'en 1870. Car elle a changé depuis, et beaucoup plus qu'il ne semble.

« Le *Burg*? le « première » théâtre non seulement de « l'Autriche, mais aussi du monde allemand », vous susurrent les Viennois, dans leur enthousiasme patriotique, — d'ailleurs parfaitement justifié.

On cultive au *Burg* le grand art, non pas uniquement le grand art classique, mais le grand art sous toutes ses formes, y compris la forme symbolique, puisque l'on y joue la *Monna Vanna* de M. Maurice Maeterlinck. Le *Burg* appartient à l'Empereur, et M^me Charlotte Welter en fut longtemps plus qu'impératrice. On y est dans les grandes traditions, comme on voit.

Au répertoire : *Le Verre d'Eau*, *Adrienne Lecouvreur*, de Scribe ; les deux Dumas, Sardou ; *Poil de Carotte* de Jules Renard ; *Le Monde où l'on s'ennuie* de Pailleron ; Shakespeare et Molière, Schiller, Lessing, Hauptmann, Sudermann, Grillparzer, etc. ; *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand fut un des grands succès du Burg.

Cl. Weisz, Vienne.

M. Adolf Ritter de Sonnenthal.

Cl. Weisz, Vienne.

M. Josef Kainz

La troupe est splendide, avec, pour étoiles : MM. de Sonnenthal et Kainz et Mme Stella Hohenfels, baronne Berger.

M. von Sonnenthal est de Buda-Pesth, et fut premièrement tailleur. Une vocation irrésistible le fit entrer au théâtre, où bientôt il ne connut plus de rivaux. Voilà longtemps qu'il est en tête de la troupe du Burg, et nous ne pouvons donner une meilleure idée de la valeur de ce grand comédien qu'en indiquant les principaux rôles du répertoire français créés par lui au Burg : Bolingbroke (*Le Verre d'Eau*), Montrichard (*Bataille de Dames*), Michonnet (*Adrienne Lecouvreur*), Raymond (*Le Demi-Monde*), Kean (*Kean*), Bernard (*Mlle de la Seiglière*), Octave (*Les Faux Bonshommes*), d'Aubigny (*Mlle de Belle-Isle*), Saint-Hérem (*Les Demoiselles de Saint-Cyr*), Valère (*L'Avare*), Maximilien (*Le Roman d'un jeune homme pauvre*), de la Rivonnière (*Le Père Prodigue*), Prosper (*Les Pattes de Mouche*), Didier (*La Famille Benoiton*), Armand (*La Dame aux Camélias*), Risler (*Fromont jeune et Risler aîné*), Valentin (*Il ne faut jurer de rien*), Pomerol (*Fernande*), Fabrice (*L'Aventurière*), Bernard (*Les Fourchambault*), Loris (*Fédora*), Derblay (*Le Maître de Forges*), Giboyer (*Le Fils de Giboyer*), Clarkson (*L'Étrangère*), Vagret (*La Robe rouge*), etc. M. von Sonnenthal a créé cinquante-neuf rôles du répertoire français ! Ce grand artiste est le premier comédien anobli en Autriche. C'est aujourd'hui *von* Sonnenthal, grâce à son magnifique talent et à la haute dignité de sa vie. Il n'est plus jeune. Depuis quelques années s'est élevée à côté de lui une jeune gloire rivale, — mais non ennemie. Au début, le public fut partagé en deux camps : les uns tenant pour Sonnenthal, les autres pour Kainz, le champion de l'art nouveau, plutôt tragédien que comédien, mais qui pourtant, à côté d'*Hamlet* et de *Monna Vanna*, n'a pas craint d'aborder l'Alceste et le Tartuffe de Molière, où il a remporté de véritables triomphes.

Pour Mme Stella Hohenfels, elle est la Sarah Bernhardt du Burg. Elevée en France, Mme Hohenfels parle notre langue comme une parisienne. Elle est la femme du baron Alfred Berger, autrefois professeur à l'Université, aujourd'hui directeur à Hambourg, une des notoriétés du monde lettré de Vienne, qui fait constamment la navette entre ces deux villes, par suite de sa double situation de mari et de directeur.

Parmi les principales créations de Mme Hohenfels, il faut citer Diane de Xaintrailles (*Le Marquis de Villemer*), Hélène (*Le Père Prodigue*), Ophélie (*Hamlet*), Monna Vanna, son dernier rôle.

Cl. Weisz, Vienne.

M. George Reimers, Hof-Burgtheater.

A côté de ces trois étoiles, le *Burg* possède : Mlle Witt, la grande coquette, beauté très fêtée ; Mme Römpley-Bleibtren, fort jolie aussi et de grande élégance ; Mmes Médelsky et Rabitow, de talent remarquable ; MM. Lewinsky, Baumeister, Hartmann, Thimig, Reimers, tous artistes de premier ordre dans leurs emplois respectifs.

Ajoutons que le *Burg* a pour directeur M. Schlenther, ancien journaliste berlinois, et qu'on y annonce pour la saison prochaine *La Châtelaine* de M. Alfred Capus, et l'*Autre Danger* de M. Maurice Donnay.

Bien qu'il ne date que de quatorze ans, le *Deutsches Volkstheater* est le second théâtre de Vienne, quelque chose comme l'Odéon. Son répertoire se compose de pièces classiques et modernes, interprétées par Mme Odilon, une grande amoureuse ; Mlle Adèle Sandrock, souvent comparée comme tragédienne à notre Sarah ; Mme Pépi Glockner, Mlle Valentin, MM. Weisse, Tewele, Kutschera, Kramer. M. de Dukovics, qui préside depuis son origine aux destinées du théâtre, a vécu dix années à Paris et a traduit pour son théâtre une trentaine de nos pièces. M. Weisse, son co-directeur, tient en même temps l'emploi des pères-nobles. Il a joué Napoléon dans *Madame Sans-Gêne*, qui fut un gros succès d'argent pour le Volksthéâtre, et contribua beaucoup également à faire ressortir Mme Odilon. *La Vie Publique* d'Emile Fabre doit être représentée au Volksthéâtre dans le courant de l'année.

Cl. Weisz, Vienne

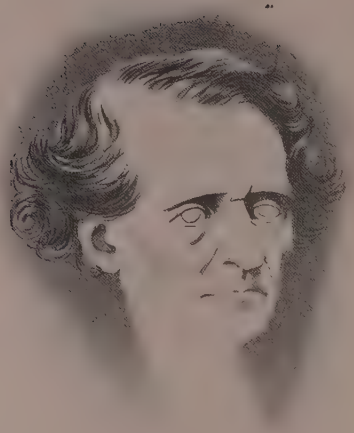
M. Josef Kainz.

Le Raimund-Theater cultive la comédie. M. Ferdinand Bonn y a dernièrement joué *Kean*. M. Thaller, un des bons acteurs viennois, fait partie de la troupe de ce théâtre, où Mme Hansi Niese, actuellement au *Josefstadt*, a obtenu de grands succès. *Le Raimund* est souvent loué aux troupes de passage : Ermete Novelli, les tournées Réjane, Hading, Cheirel-Baret y ont fait connaître leur art au public viennois.

Le *Josefstadt*, c'est le « Théâtre Libre » de Vienne. Il a inauguré des soirées dénommées « vendredis littéraires », où les jeunes, les indépendants, et aussi les étrangers, ont été représentés à Vienne pour la première fois. On a vu se succéder sur l'affiche du *Josefstadt* les noms de Hartleben, Schnitzler, Ludwig Wolff, Courteline, Wedekind, Ibsen, Strindberg, Marco Praga, Hirschfeld, etc. *Loute* y obtient un gros succès actuellement...

Maintenant, venons au genre lyrique... Mais, diable ! nous avons à parler de l'opéra, de l'opérette et des music-halls !... A quinzaine, n'est-ce pas ?...

PRATER.



HECTOR BERLIOZ.

Les Fêtes de Grenoble et de la Côte-Saint-André en l'honneur de Berlioz

Grenoble et la Côte-Saint-André, c'est-à-dire le chef-lieu du département et la petite ville où naquit le plus personnel et le plus génial de nos musiciens français, ont fêté, le mois dernier, le centième anniversaire de la naissance de Berlioz.

Nous donnerons brièvement le compte rendu de ces fêtes.

Simultanément avec un grand concours musical qui eut lieu à Grenoble, ce fut d'abord le 15 août l'inauguration d'une statue de Berlioz, due à M. V. Basset, élevée dans le square de la place Victor-Hugo. La cérémonie eut lieu en présence de M. Maréchal, représentant le ministre, du Maire de Grenoble, du Préfet et de toutes les autorités civiles et militaires, du Président et des Commissaires du concours : MM. Beylié, Lantelme, etc., des envoyés des grandes puissances européennes et des délégués de la presse parisienne : André Gresse, du *Journal* ; André Hallays, des *Débats* ; Dorville, de la *Lanterne* ; Prodhomme, D'Auriac, Debay, du *Courrier Musical* ; de Fay, du *Journal Musical* ; Mangeot, du *Monde Musical* ; Hugues Imbert, du *Guide Musical*, Weingartner, le grand chef d'orchestre allemand, etc...

Le 16 août, audition au théâtre de la *Damnation de Faust*, sous la direction de M. Jehin. Les artistes, Mme Lina Pacary (Marguerite) ; M. Lafitte, de l'Opéra (Faust) ; M. Dangès, de l'Opéra-Comique (Méphistophélès) ; M. Ferran, du Grand-Théâtre de Bordeaux (Brandes), mirent toute conscience dans l'interprétation de leur rôle.

Deux couronnes furent offertes à M. Jehin, chef d'orchestre, après l'exécution de la seconde partie.

L'hommage rendu au chef d'orchestre s'en retourne à l'orchestre ; celui-ci fut discipliné, soumis, respectueux de l'œuvre, et il est impossible, à notre sens, qu'on rende mieux la légèreté du ballet des Sylphes, la souplesse du Menuet des Follets, qu'on mette mieux en valeur toutes les antithèses d'une partition sublime, et qu'on élargisse davantage, jusqu'à la clameur héroïque, l' « Invocation » à la Nature. La « Course à l'Abîme », en particulier, fut ce qu'elle devait être, — douloureuse, terrible, superbe !

La représentation se termina vers minuit, au milieu de l'enthousiasme général.

Le 17 août, M. Georges Marty, chef d'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire dirigea l'audition d'*Harold en Italie* et de l'ouverture du *Corsaire*.

Mme Deschamp-Jehin, de l'Opéra, et Mlle Eléonore Blanc, des Concerts Lamoureux, apportèrent leur contribution de talent à l'interprétation des œuvres de Berlioz, dans ce second concert.

Mme Deschamps-Jehin chanta le prologue de Roméo et Juliette ; — dans le duo de *Beatrice et Benedict*, elle donna la réplique à la très talentueuse Mlle Eléonore Blanc, qu'on obligea à bisser l' « Absence » (Théophile Gautier), si désespérément attristée, et le « Jeune Pâtre Breton » (Brizeux), d'une naïveté exquise.

La seconde partie du Concert du 17 fut consacrée à la *Symphonie fantastique*.

L'œuvre était dirigée par M. Weingartner, compositeur de haute valeur, chef d'orchestre merveilleux, berlioziste fervent, qui maintient et propage le culte de l'illustre maître en Allemagne.

M. Weingartner a conduit la « Symphonie fantastique » sans ouvrir la partition. Il a entraîné les masses orchestrales avec une ardeur extraordinaire et nous a mis, d'une façon saisissante, en contact avec le génie du musicien.

Une palme d'or lui fut également offerte.

Mais M. Weingartner, simplement, en encadra la partition de la « Symphonie », close sur son pupitre. Ce geste, si significatif, provoqua un tonnerre d'applaudissements, qui fut un remerciement à un très grand talent qu'élargit encore une admiration vraie et profonde.

Au cours de la cérémonie, un geste de belle allure artistique a été fait par M. Weingartner, le critique allemand si apprécié, qui apportait, au nom de ses compatriotes, son salut reconnaissant au génie qui ouvrit la voie à Wagner.

M. Weingartner fit déposer, au pied de la statue, une haute palme d'or. Cet hommage a été des plus dignes et des plus nobles.

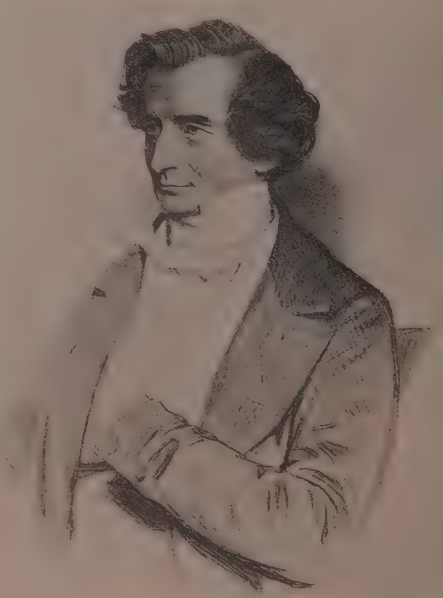
Après les grandioses fêtes de Grenoble, données en l'honneur de Berlioz, la Côte-Saint-André, la petite ville où est né le maître, a tenu à honneur de fêter aussi l'anniversaire de son centenaire.

On sait que déjà, le 17 août, après avoir dirigé de la façon merveilleuse que nous avons dite la *Symphonie fantastique*, M. Weingartner partit en automobile, de Grenoble, avec M. Meyer, maire de la Côte-Saint-André, et arriva au milieu de la nuit dans la petite ville où la population, prévenue télégraphiquement, l'attendait, un falot à la main, pour lui faire une réception aux flambeaux qui ne manqua pas de cachet.

Même une société musicale régala Weingartner de ses flonflons, qu'il écouta d'une oreille indulgente.

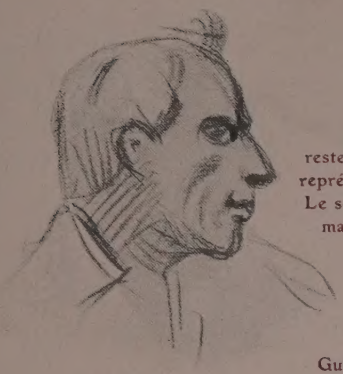
Mais revenons à la fête de dimanche — qui commença par l'exécution d'une cantate de M. Galerne, se continua par une visite à la maison de Berlioz et se termina par un banquet et un fort beau concert — pour remarquer qu'aucun membre du Gouvernement n'y assista. Quand on fête une gloire artistique française, la République s'en désintéresse. Cela ne fait pas son éloge.

HENRY EYMIEU.



HECTOR BERLIOZ.

Théâtres Accotés



M. Gouget
dans *La Griffe*.

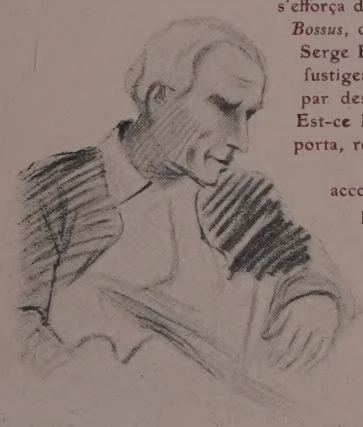
Et maintenant, avant que ne recommence la saison, voyons hâtivement ce qu'il reste de l'énorme production de nos théâtres *accotés*, de la centaine d'actes représentés par nos trois principaux établissements pendant l'hiver dernier.

Le souvenir de nombreuses œuvres de mérite, interprétées par des artistes qui ne manquèrent pas de talent.

Parmi ces derniers — que le hasard des rôles à particulièrement favorisés — citons MM. André Dubosc, Levesque, Saidreau (Capucines), Gouget, Gournac, Lurville, Carel, Dufrenne (Grand-Guignol), Burguet, Rablet, Carpentier (Mathurins). Côté des dames : M^mes^ Suzanne Carlix, L. Dallet, Berka, Berty (Capucines), Vellini, Lavergne, Meryem, Lise Fleurie (Grand-Guignol), Laparcerie, Margel, Yrven, Janey (Mathurins).

Comme pièces de réel succès, fantaisistes ou purement littéraires, eh bien, chez M. Mortier : *Le temps des Croisées*, de Gallus II, cassa les vitres; *Chonchette*, de Caillavet et Flers, plut autant par l'esprit des auteurs que par la musique de Terrasse ; *Le Feu sous la Cendre*, de Provins, couva longtemps; *Le Petit Homme*, de Pierre Wolff, aima... comme on aime à cet âge : à l'excès ; *Le Pré aux Clercs*, de Soulaine, devint le rendez-vous de noble compagnie ; *Passe et manque*, de Féraudy, passa si souvent... qu'enfin Dubosc ne manqua plus. *Soyons optimistes*, de Zamacoïs, et *Par Téléphone*, du même, et *l'Étoile Filante*, encore du même, furent bien du même esprit, abondant et divers ; *Les Pieds qui remuent*, de Coolus, marchèrent, parce qu'ils étaient gentiment nickelés ; *Le Mariage Rouge*, de Rateau, eut de l'écho; *La Revanche*, de Dieudonné, nous fit oublier l'autre ; *La Peur*, de Duquesnel, força la critique à louer un confrère, et si *Monsieur Malézieux*, de Picard, n'était pas survenu, c'eût été dommage. N'oublions pas *Monsieur Tranquille*, de Vely et Miral qui, tranquillement, devint centenaire.

Au Grand-Guignol — à tout seigneur tout honneur — *Le Fétiche*, jaloux de *La Fiole*, fit aussi applaudir Max Maurey ; *L'Affaire de Mœurs*, de Ch. Esquier, fut une bonne affaire ; *Pendant l'Orage*, de Thalasso et Quillardet, eut des soirs sereins ; *Pour la République*, de Bassan, ébranla nos convictions ; *Mille Regrets*, de Hugues Delorme, s'efforça de nous en laisser ; *Un Héros*, de Marsan, nous fit rire autant que *les Deux Bossus*, de Duquesnel, *Les Héritiers*, de Lorde, et *Cloridon*, de Jean Drault ; *Laure*, de Serge Basset, ne fut pas une chimère ; *Dans les Prisons*, de Xavier Roux et Gleize, fustigea spirituellement la piraterie littéraire et prouva qu'en France tout finit par des chansons. Mais le grrrand succès alla au *Système du Docteur Goudron*. Est-ce le système ?... Est-ce le goudron? Devant les recettes, de Lorde, qui l'apporta, recula épouvanté — jusqu'à la centième.



M. Gouget
dans *La Griffe*.

Aux Mathurins. — *Le Quadrille*, de Tarride et Piazza, fit bonne figure, accompagnant *Les Deux Courtisanes*, de Francis de Croisset, qui gagnèrent un petit hôtel. *On se couche à huit heures*, de Xanrof, fit rester lever bien des gens ; *Le Premier Flirt de Loulou*, de Gyp, l'engagea à continuer ; *L'Ile déserte*, de J. Moy, peupla la salle ; *Son Manteau*, de Thalasso et Quillardet, déjà nommés, couvrit de lauriers les auteurs et aussi Ratz, compositeur ; *L'Achat de Laine* fit regretter à Meudrot d'avoir pris un pseudonyme; de même *Par Délicatesse*. *La Momie*, de Ferrare et Aubert, revivifiée, sortit des bandelettes ; *Le Coin du Feu*, de Tarride et Vernayre, fut reçu avec chaleur ; *Le Kanguroo*, de Coolus, se vit décerner un bon point ; *L'Arbalète*, de Martin Gale, mit dans le but ; *L'Infidèle*, de Porto Riche, par caprice, fut fidèle au succès ; *Rêves d'Opium*, de P. Franck, convinrent parfaitement à M^me^ Otero et à M. Léoni ; et pour finir, se suicida *L'Honnête Homme*, de M^me^ Clermont, l'excellent Severin-Mars.

Le Théâtre Rabelais eut aussi quelques succès. Il en est un que, par sa jolie note d'art, nous placerons au premier rang : *L'Amant de la Lune*, de Vermeil et G. Frappier.

A la Bodinière, Armand Bour ne se contenta pas d'être un directeur très avisé, il fut l'interprète remarquable des cinq ou six chefs-d'œuvre qu'il représenta : *L'École du Déshonneur*, *Le Triomphe*, *Les Rozeno*, *Jeunesse*, *Alleluia*, etc. M^mes^ Barbieri, Renard, Lavoulzy, Leblanc et MM. Bourny, Bauer, Bernard, Villé, le secondèrent en se distinguant.

La Robinière, avec de petits moyens, fit de l'excellent ouvrage. Elle joua peu de pièces, peu... mais bien. La saison prochaine, nous suivrons assidûment ses efforts. En dernier lieu s'ouvrit au Boulevard un Théâtre Moderne, qui, à l'encontre de l'opinion des pessimistes, dura, et même donna des pièces intéressantes, entre autres : *Nos Vingt ans*, le *Palmarès*, la *Frousse*, la *Griffe*, etc., que jouèrent des acteurs ordinaires du Grand-Guignol, où M^mes^ Meryem et Norys — celle-ci d'abord déguisée sous le pseudonyme de Sorin — se montrèrent fort gracieuses — et où M. Gouget gagna de très estimables succès, même après *Goudron*.

Henry FRANSOIS.

M^lle^ Myriem.

Cl. Rev. Théât

Mlle Claudie de Sivry.

En Passant

Lyon. — Pour les nombreux Français qui ignorent la géographie (c'est la majorité), je dirai que Lyon est une petite bourgade située au confluent de la Saône et du Rhône. Sous le règne de feu César, cela s'appelait Lugdunum; plus tard, des marchands de soie émigrant d'Allemagne et le Crédit Lyonnais vinrent s'y établir, c'est pourquoi la pompeuse dénomination actuelle lui fut attribuée. — Contrairement à certaine légende qui prétend que les indigènes s'y livrent à la capture des fauves et des vers à soie.

Les habitants de Lyon, ou Lyonnais, sont des gens de tempérament calme et de mœurs patriarcales ; ayant entendu dire que cela se pratiquait ainsi à Paris, ils émigrent pendant l'été dans les montagnes, tandis que de rares indigents gardent la bourgade, les yeux fixés vers l'est ! Ces derniers charment leurs loisirs en écoutant, le soir, une vague musique sous les ombrages de la place Bellecour ou les chants patriotiques du concert de *L'Horloge*. Ce concert dut être, jadis, signalé aux rigueurs de la ligue antialcoolique car il est défendu d'y boire, tout au plus, par faveur, y permet-on de fumer. C'est également par hygiène, sans doute, que les acteurs sont, pour la plupart, du sexe masculin. Après avoir dégusté, à défaut de liqueurs, le talent des artistes du cru, j'eus l'insigne joie d'applaudir Milo de Mayer, flanqué de la jeune Claudie de Sivry, dans des chansons bien Chat-noiresques et une revue bien parisienne : *As-tu vu le Loop ?* assaisonnée, à défaut d'esprit, du national et traditionnel cake-walk.

Le sourire sur les lèvres, M. Gosset vint ensuite dégoiser ses deux chansons, heureux comme un Pape, semblait-il, d'avoir trouvé une région assez sauvage pour qu'elles parussent nouvelles, la moitié seulement des spectateurs semblaient les connaître. Enfin deux danseurs acrobates, les Jolly-Vélia, vinrent, durant vingt minutes, accomplir des prodiges d'adresse et de souplesse. Ces deux artistes, à vrai dire, sont absolument remarquables ; s'ils s'exhibaient au Moulin-Rouge ou aux Folies-Bergère, ils feraient courir Tout-Paris... mais aussi, que venaient-ils faire en cette galère ?

La saison bat son plein à *Charbonnières-les-Bains :* la direction, ne reculant devant aucun frais, a engagé des artistes de la Gaîté, des Bouffes, des Folies-Dramatiques... dans la salle des Fêtes dix-sept personnes se pressent pour voir jouer... la *Petite Mariée !* Il est vrai que d'immenses affiches annoncent les prochaines représentations de *Miss Helyett*.

Le Casino de Valence-sur-Rhône, très apprécié par la jeunesse de l'endroit. A l'instar des Ambassadeurs, on y chante l'été à ciel ouvert et le rideau ne tombe pas avant qu'un nègre (un vrai nègre d'Amérique) n'ait dansé son petit cake-walk. Décidément la province n'a plus rien à envier à la capitale et je me suis laissé dire que M. Mougeot allait ordonner, dès la rentrée, que des cours de cette danse hygiénique soient institués dans toutes nos écoles départementales, ainsi que des classes de chant spéciaux où « l'Internationale » sera apprise et commentée. — Pardonnez-moi, lecteurs, cette instructive diversion.

Cl. Rev. Théât.

Mlle Claudie de Sivry.

Après les *Météor's*, très justement applaudis dans des tableaux vivants, consciencieusement reproduits, voici le défilé des jeunes chanteuses : elles chantent faux mais sont pour la plupart jolies et timides. Je m'informe auprès du directeur de la cause de ces particularités rares. — « Mais, me répond-il aimablement, faut-il que vous en ayez une « couche » pour ignorer que vous vous trouvez dans le pays des orangés... qui dit orange dit oranger, vertu ! Toutes ces dames sont vierges ! Ça vous épate ? C'est pourtant comme j'ai l'honneur... j'en suis bien sûr : c'est moi qui les engage et je n'accepte que celles qui me le prouvent ! » Cette particularité valait d'être signalée.

Marseille. — Tandis que je me livre à la laborieuse ingestion d'une bouillabaisse importante, le garçon obséquieusement interroge, en zézayant d'humbertume façon : « Monsieur aime ce plat ? Monsieur est étranger sans doute ?

— Tu parles ! ripostai-je, non sans distinction.

— Monsieur a-t-il été voir la Flèche Humaine ?

— Qu'est cette flèche ? Reripostai-je en suçant une patte qui me parut de langouste.

— C'est une dame qui fait un saut de quinze mètres, dans le

La Flèche humaine.

vide et sur une bicyclette, en même temps. J'attaquai une trombine :

« Où ça ?

— A *L'Eldorado*, bien sûr !

— C'est ce qu'il y a de mieux, l'Eldorado ?

— Oui Monsieur... les autres (... ?) sont fermés.

Cette explication suffit pour fixer mon choix, et quelque quinze minutes ne s'étaient pas écoulées que j'accordai royalement trente-cinq centimes de pourboire au vil esclave et me dirigeai vers l'établissement sus-nommé.

Une scène assez vaste, un toit, quelques arcs électriques, de multiples flammes d'acétylène, un mur vert d'eau et de rares plantes de même teinte, sans oublier les tabourets et un bar anglais (un bar, c'est toujours anglais) forment l'ameublement de ce somptueux jardin d'été.

Côté spectateurs : Macédoine d'ouvriers endimanchés, de jeunesse des écoles, d'armateurs, de grues et de rastas de haut vol.

Côté artistes : Le fretin des concerts provinciaux, voire même une chanteuse qui a de la voix (M^lle^ Legrand, je crois), Irène Latour entourée de quelques savants quadrupèdes, et un bon comique tourlourou M. Duval.

Cet ensemble imposant s'adjoint l'administrateur M. Deloncle (rien de commun avec le député du même nom) pour assaisonner une petite opérette : *Phrynette*, que j'ai souvenance d'avoir ouï à Paris, du temps que je tétais encore. (C'était peut-être hier, ne manquera pas de remarquer cette mauvaise langue de Douhin).

Puis enfin le Clou, avec un grand C, et sous les traits de M^lle^ Hélène Durieu, qui accomplit sur machine... (quel dommage, je ne me souviens plus de la marque de la machine !) l'extraordinaire tour d'adresse, si bien défini au début de ce spirituel et magistral article.

A vrai dire, *La Flèche Humaine* rive son clou aux Looping plus ou moins Loop de cet hiver, et pour parler comme ce brave Camille P..., M. Isola aîné doit en baver des coquillages. (Eructation difficultueuse qui traduit à la fois l'admiration et la jalousie).

Bravo M^lle^ Durieu.

Marseille. — A l'Edorado. Même menu que la veille, sauf que, un Clou chassant l'autre, c'est Phroso, l'homme poupée, qui remplace la Flèche. Vous connaissez tous Phroso ? Je n'insisterai donc pas, mais vous ignorez peut-être que l'impassible automate est capable, après la représentation, d'avaler 48 bin koktail's, sans sourciller... affaire d'habitude.

Nice. — Nice la Belle, agrémentée de pelouses grillées, d'une mer absinthe et de siroco.

Aux terrasses des cafés, de consciencieux orchestres raclent de palpitants tzardas ou « viens poupoule » devant les tables désertées ; au coin des rues, de belles filles aux yeux noirs et tristes (la tristesse de jours de purée) attendent de pied ferme la venue incertaine de quelque riche étranger.

Je suis étranger mais n'ai pas l'air riche, sans doute : je passe... passons !

Je passe et me rends au *Politéama*, ce qui veut dire, en français, salle de concert.

Dans ma carrière, tant aride et si remplie de critique à l'usage des gens de concert, j'en ai vu des artistes — Dieu ! que j'en ai donc vu.

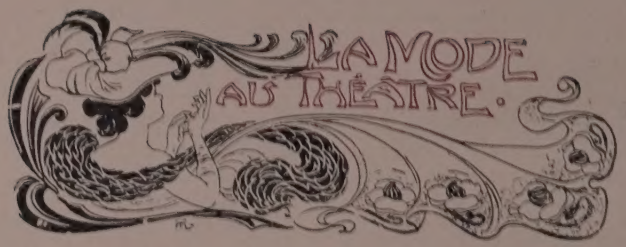
Eh bien, vous me croirez si vous voulez (rien ne vous y oblige), je n'en ai jamais vu de plus mauvais qu'en ce damné Politéama ! Un orchestre qui ferait honneur aux tribus centre-africaines et tente de vains efforts (ô, vanité !) pour suivre ce qui reste de voix à une demi-douzaine de mastodontesques senoritas, un vague imitateur de notre grand Dranem, lequel s'intitule Oscar, deux excentriques américains et même (je m'en doutais un peu) des scènes militaires !

Et comme si tout cela ne suffisait pas pour excuser le délicat public, un imposant croupier invite l'honorable assistance à se laisser tailler une croupière dans la petite salle du fond.

La lutte pour la vie, quoi !

JACK D'ANGE.

De belles filles aux yeux noirs et tristes...



Je vois avec plaisir que l'effort des *Lettres Parisiennes* n'a pas été vain. Leur idée de doter ce nouveau siècle d'une toilette qui fut bien à lui, qui fut comme sa caractéristique et qu'elles préconisent sous le nom de toilette « Style Moderne » a été accueillie avec enthousiasme et, d'autre part, combattue avec la plus violente énergie : on la discute, donc elle est prise au sérieux.

Il est certain que si des hommes comme MM. Octave Uzanne et Marcel Prévost, pour ne citer que ces maîtres distingués, ont approuvé la thèse de la réforme du costume féminin au point de vue de l'esthétique, c'est surtout à vous, mes chères lectrices, reines et princesses de la Mode et du Goût, que cette puissante intervention est due. Vous avez fait admirer au Théâtre les toilettes nouvelles, vous avez inspiré, vous-même, le talent de vos couturiers, vous avez causé enfin une telle impression sur les véritables Élégantes, qu'il semble que nous allons assister à une véritable révolution en voyant l'art s'imposer enfin, mettre en fuite la bizarrerie, et nous donner les toilettes qui respectent les formes naturelles et nous laissent mouvoir librement dans toute la plénitude de notre grâce et de notre beauté... j'ajouterais volontiers et de notre santé.

Oh ! je sais bien que les modes fantasques ne vont point désarmer comme cela ; elles vont lutter pied à pied, chercher par des arguments fallacieux à effrayer les coquettes en leur disant, par exemple, qu'on veut leur imposer un uniforme. Qu'importe, mes chères lectrices, laissez dire ; montrez-vous belles dans les toilettes « style moderne », et vous verrez qu'avant peu il n'y aura plus que les femmes contrefaites — ou tout au moins elles le feront croire — pour vouloir s'habiller selon la mode actuelle, qui transforme Cypris en un disgracieux pantin.

VICOMTESSE DE RÉVILLE.

A la librairie OLLENDORFF vient de paraître *La Terre provençale*, journal de route, par PAUL MARIÉTON, un fort vol. in-18 de 566 pages. Sous la forme d'un journal de route, cette œuvre de M. PAUL MARIÉTON est un guide pittoresque et intellectuel de la vallée du Rhône et de la Côte d'Azur.

Des monographies morales des grands lieux de Provence, villes mortes ou cités prospères, de vivants portraits d'écrivains méridionaux, des paysages, des synthèses d'histoire et des aperçus de mœurs populaires pris sur le vif : tout cela rend la lecture du livre instructive et attrayante. Un dernier chapitre expose l'historique, les tendances et l'influence du mouvement des Félibres.

Les meilleurs succès d'OLLENDORFF ont été, pendant la saison, d'abord ce ravissant livre *Monseigneur voyage* de GASTON CHÉREAU, œuvre délicate et troublante faite de gaieté, d'amour et de printemps. Un livre que l'on a savouré avec délices, en villégiature. Puis, l'admirable *Confession d'un Enfant d'hier*, d'ABEL HERMANT. Si le roman peut toucher aux plus hautes questions et permettre toutes les audaces, diverses et déconcertantes comme la vie même, tour à tour le plus grave des livres, et le plus frivole, *La Confession d'un Enfant d'hier* demeurera l'une des œuvres significatives de notre temps.

On vient de mettre en vente une nouvelle édition des *Femmes de Setné*. Le public aurait-il deviné qui est ce mystérieux Enacryos, ou plutôt a-t-il cédé au charme troublant de ce livre, à la profonde et entraînante émotion qui s'en dégage ? Il faut ajouter que les illustrations de C.-H. Dufau sont merveilleuses.

Les éditions d'ALBIN MICHEL ont de plus en plus de succès. On a demandé partout, durant les vacances, l'extraordinaire *Maîtresse du Prince Jean*, de WILLY, le fameux *Chocbo, de l'Académie française*, d'ANDRÉ DELCAMP ; *Trop riche*, de CLAUDE COUTURIER, et *L'Enjeu du Bonheur*, de PONTSEVREZ, deux romans de mœurs modernes très empoignants.

Chocbo, de l'Académie française, est une curieuse étude de caractère et de mœurs, présentée sous une forme nouvelle et courageusement satirique. C'est une épopée passionnante, amusante et parfois tragique déjà consacrée par un succès retentissant.

Un roman juste à point, assez fort pour captiver les gens d'expérience et assez délicat et réservé pour n'être pas déplacé sous les yeux d'une jeune fille à la veille du mariage, voilà ce qu'est *L'Enjeu du Bonheur* et ce qui explique le grand succès de Pontsevrez.

Annonçons dans la *Collection Théâtrale* des éditeurs CALMANN-LÉVY l'apparition de *L'Inconnue*, la comédie de GAVAULT et GEORGES BERR, qui remporta un si vif succès au Palais-Royal, et du *Roi Apépi*, la si spirituelle et si curieuse comédie signée du nom de l'illustre compositeur CAMILLE SAINT-SAËNS, représentée récemment aux fêtes de Béziers.

H. LEFIN.

Le Gérant : CHARLES RICHARD.